

En Suisse, le temps sera au cœur des réflexions féministes de ce dimanche 8 mars. Un thème exploré dans

TIC-TAC: L'HEURE FÉMINISTE

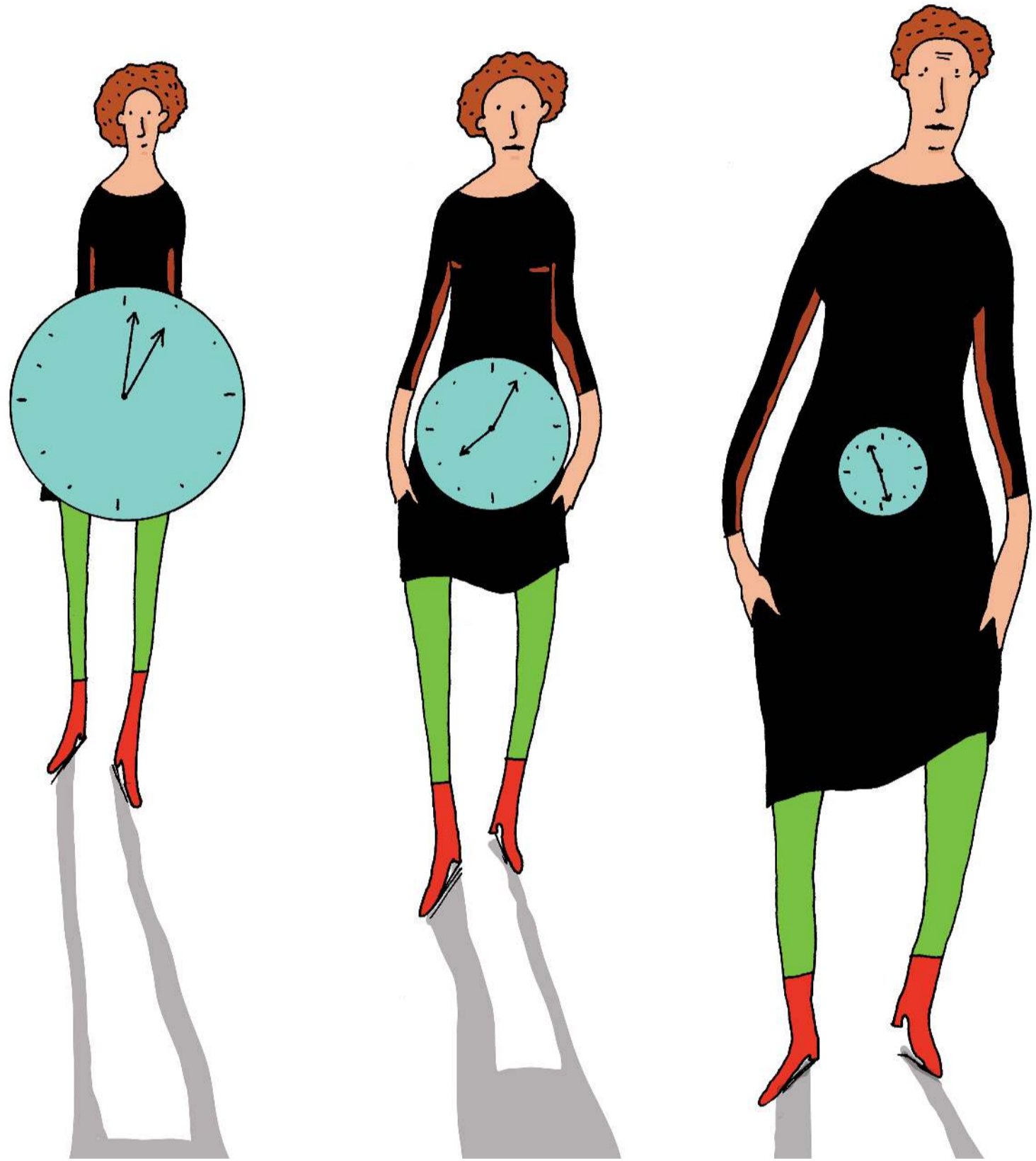


LAURA DROMPT / ILLUSTRATIONS: ALBERTINE

Dossier spécial ▶ Richesse impossible à rattraper une fois écoulée, le temps est le bien le plus précieux. Or, celui des femmes tend à être exploité à outrance, sous-évalué, dévalorisé. Le temps est donc au cœur des revendications féministes.

Ce thème sera partagé partout en Suisse à l'occasion du 8 mars – journée internationale des droits des femmes, élargie aux questions d'inégalités et de violences sexistes, quelle que soit l'identité de genre touchée. Car les injonctions sont permanentes: faire beaucoup et vite; être multitâche; faire des enfants, ni trop tôt ni trop tard; dévouer des pans entiers de sa vie à sa famille, au travail ou aux deux à la fois. Au point qu'il s'agit davantage de «jongler» entre vie privée et professionnelle que de les «concilier».

La thématique du temps touche au-delà du cercle des femmes: une société tournée vers les profits et la production a aussi des exigences de rendements et de sacrifices envers les hommes. Mais, pour les femmes, celles-ci s'ajoutent aux inégalités structurelles qui traversent tous les domaines de la société. Dans ce dossier, *Le Courrier* explore trois axes: temps du corps, temps du travail et temps nocturne, chacun étant source de disparités. On y observe, parfois en filigrane, que les luttes féministes comportent d'innombrables facettes: elles ne peuvent être considérées indépendamment des questions de racisme, homophobie, transphobie et de classisme. Ces constats alimentent la vague mondiale de mobilisation pour cette journée symbolique et l'immense solidarité internationale entre les femmes luttant pour leurs droits. A sa modeste mesure, *Le Courrier* espère apporter ici des pistes de réflexions concrètes pour un monde plus juste et égalitaire.



Ovules congelés et horloge biologique

Biomédecine ▶ Le don et la congélation d'ovules permettent aux femmes de prolonger le temps de leur fertilité, mais s'accompagnent aussi d'injonctions. Le point avec Nolwenn Bühler, anthropologue, spécialiste de la santé.

L'anthropologue Nolwenn Bühler est spécialiste de la médecine, qu'elle scrute à travers le spectre du genre. Chercheuse à l'université de Lausanne et maître-assistante à l'université de Neuchâtel, elle planche sur un livre qui a pour sujet l'infertilité en lien avec l'âge. Elle y examine les technologies de procréation médicalement assistée (PMA) et les enjeux qu'elle soulève.

La chercheuse constate que si le don et la congélation des ovules ouvrent un espace de négociation des limites biologiques

de la fertilité, leur application reste très contraignante et réservée à une population aisée.

En quoi les nouvelles technologies de reproduction modifient-elles notre rapport au temps?

Nolwenn Bühler: La PMA transforme le temps de la fertilité en une ressource biologique que les femmes doivent gérer au mieux au fil de leur vie. Ces technologies permettent de repousser les limites de la fertilité féminine. Elles leur promettent ainsi une plus large marge de manœuvre dans la façon d'agencer les différents calendriers de leur vie. On constate que le temps lié à la reproduction s'incarne principalement dans le corps des femmes. Lors du recours à ces techniques, on observe une urgence, un stress de l'horloge biologique, une

course contre la montre à laquelle ne sont pas soumis les hommes, du moins pas de la même manière.

Les femmes et les hommes ne sont donc pas égaux face au temps qui passe et ce, malgré le développement des technologies?

Effectivement, la PMA est un lieu privilégié d'observation des représentations féminines et masculines à l'œuvre dans notre société. Le recours à ces technologies révèle une forte asymétrie entre les limites de fertilité masculine et féminine. Cela met aussi en évidence le fait que la féminité se construit sur le potentiel des femmes à enfanter. Une femme vieillissante perdrait ainsi de sa féminité. En revanche, le vieillissement des hommes et leur capacité à avoir un enfant, même sur



«Une femme âgée avec un enfant est souvent blâmée»

Nolwenn Bühler

le tard, sont davantage valorisés. L'âge se traduit en un capital économique, en prestige ou en pouvoir. Un homme âgé qui conçoit un enfant avec une femme plus jeune est plutôt jugé positivement. D'une certaine manière, il prouve sa virilité par sa capacité à féconder. A l'inverse, une femme âgée avec un enfant est souvent blâmée. Elle est encore souvent jugée pour avoir attendu trop longtemps, pour avoir privilégié sa carrière plutôt qu'un projet d'enfant.

Ces nouvelles technologies sont pourtant une chance pour les femmes. Ne leur permettent-elles pas de ne plus avoir à faire le choix entre un enfant et une carrière?

C'est vrai, ces techniques ouvrent des possibilités aux femmes d'affirmer des espaces de liberté pour organiser leur vie,

mais la réalité est bien plus complexe. Elles sont soumises à beaucoup d'injonctions: devenir mère, réussir leur carrière, s'épanouir dans leur couple. Elles doivent jongler avec tout ça. En me penchant sur la réalité des femmes qui recourent à la PMA, j'ai réalisé à quel point leur marge de manœuvre est limitée. Le choix de la maternité et le recours à des technologies relèvent de multiples facteurs, notamment relationnels et professionnels qui ne dépendent pas d'elles.

Vous avez interrogé des dizaines de femmes dans le cadre de votre étude. Comment appréhendent-elles le fait de concevoir un enfant à l'aide des technologies?

La fécondation in vitro (FIV) ou le don d'ovules sont rarement vus comme des solutions faciles sur lesquelles on compte...

ce numéro spécial sous les angles du corps, du travail et de la nuit

INISTE A SONNÉ

... à l'avance. Les femmes que j'ai rencontrées souhaitaient, dans l'idéal, concevoir un enfant biologique de façon naturelle au sein d'un couple. C'est souvent un deuil lorsqu'elles doivent recourir à un don d'ovules qui implique de renoncer à transmettre leur matériel biologique. Elles y recourent lorsqu'elles n'ont plus d'autres solutions.

Depuis quelques années, il est possible de congeler ses ovules afin de les féconder avec le sperme d'un partenaire dans les dix ans qui suivent.

Les femmes sont-elles donc encouragées à anticiper et planifier leur maternité longtemps à l'avance?

Oui, on voit que cette procédure s'inscrit dans une logique d'anticipation. On demande aux femmes de prévoir leur maternité. On les pousse à se projeter en imaginant qu'elles auront peut-être besoin, plus tard, de ces ovules. Cela génère beaucoup d'incertitudes et il faut rappeler que le risque contre lequel on

se prémunit n'est pas celui d'une maladie, mais est lié à l'anxiété de ne pas avoir d'enfants. Cela montre à quel point la maternité reste encore présentée comme une étape nécessaire à l'accomplissement d'une femme.

Aujourd'hui, des entreprises comme Apple ou Facebook proposent à leurs employés de prendre en charge le coût de la congélation de leurs ovules, afin qu'elles puissent se consacrer pleinement à leur carrière. Ne faudrait-il pas plutôt adapter la société à la période de fertilité des femmes plutôt que les moyens de reproduction aux objectifs de production?

Cette réflexion est cruciale. La crise climatique nous pousse aujourd'hui à remettre en question le temps dédié à la production et à la reproduction, au sens large. Cela comprend tout le travail nécessaire au maintien de la vie. Il y a actuellement une prise de conscience: nous réalisons que, dans

notre système néolibéral, la valorisation de l'ultraproductivité à tous les niveaux est délétère. Pas uniquement pour les femmes mais pour l'être humain et les autres espèces.

Dans cette optique, comment la maternité pourrait-elle être repensée?

La maternité est présentée comme un choix individuel et rationnel, alors que c'est une question sociétale. Y renoncer est encore stigmatisé par la société. Les tâches reproductives qui consistent à concevoir les enfants, les mettre au monde, assurer leurs soins et leur éducation jusqu'à leur majorité reposent essentiellement sur les femmes. Autre problème: se focaliser sur la limite de l'âge des femmes revient à individualiser une question qui est avant tout d'ordre sociale et collective. La question ne devrait pas être l'âge des femmes mais comment répartir de manière plus égalitaire la division entre tâches productives et reproductives et

repenser en profondeur la division même et notre rapport à la valeur de la productivité!

Le recours à la PMA a un coût qui se chiffre en dizaine de milliers de francs. Son développement n'introduit-il pas une société à deux vitesses où, au final, seuls les riches pourraient se reproduire?

C'est vrai. Ces techniques ne sont pas accessibles à tout le monde. En Suisse, la fécondation in vitro n'est pas remboursée. Il s'agit d'un domaine médical qui est fortement stratifié socialement. L'âge de la première maternité devient un indicateur du milieu social et économique. On a tendance à faire des enfants plus jeunes lorsque l'on vient d'un milieu socio-économique plus défavorisé. Pour le moment, la congélation des ovules est donc un marché de niche pour des femmes qui ont fait des longues études ou qui ont des carrières très prenantes. Il y a pourtant des ex-

ceptions. Dans la PMA, j'ai rencontré certains couples aux moyens limités qui financent la PMA grâce à l'aide de leurs proches. Cela élargit en quelque sorte le cercle des personnes qui participent financièrement à la conception d'un enfant.

Une explosion de recours à la PMA dans un futur proche semble donc peu probable...

Il est difficile de répondre à cette question. Ces techniques répondent à une préoccupation bien réelle de notre société. D'un autre côté, la pertinence de la maternité est parfois remise en question par l'urgence climatique. Je constate que certaines jeunes font le choix de ne pas avoir d'enfants pour des raisons environnementales. Pourquoi mettre au monde des enfants sur une planète qui court à sa perte? L'avenir seul nous dira ce qu'il en adviendra!

PROPOS RECUEILLIS PAR
JULIE JEANNOT

Le temps de la maternité

Travail du care ► L'arrivée d'un enfant bouleverse le rapport au temps. Avec des conséquences sur toutes les sphères de la vie.

Les mères consacrent en moyenne 46 heures par semaine au care, contre 26 heures pour les pères. Plus l'enfant est petit, plus ce temps augmente. Une mère d'un enfant de moins de six ans employée à 100% y consacre en moyenne 52 heures (31 pour les pères). Soit environ 90 heures par semaine de travail payé et non payé. *Le Courrier* s'est demandé comment des femmes vivent leur rapport au temps, à l'arrivée d'un enfant. Les lausannoises Virginie Zürcher et Marie-Laure Zobrist ont accepté de témoigner.

La première est mère de deux enfants, de 2 ans et 4 ans. Elle travaille à 80%, actuellement comme syndicaliste, son mari à 100%. Ses journées? Amener les enfants à la crèche, travailler, revenir, préparer un souper, les coucher, s'écrouler devant une série à 21h et se coucher rapidement. Le week-end? C'est pareil, sauf que les journées sont consacrées aux activités familiales. Toutes ces tâches sont partagées avec son mari.

Le temps de la maternité a eu des conséquences sur son travail. Sans place en crèche, elle a démissionné de son emploi après la naissance de son premier enfant. «Ce n'était pas la seule raison. La maternité a mis beaucoup de choses en perspective. J'avais envie de prendre du temps avec mon fils», témoigne-t-elle. Bénéficier de cinq mois de congé maternité a été, pour elle, tout juste suffisant pour «prendre un semblant de rythme»: «Recommencer le travail au moment où tu réussis enfin à organiser tes journées, gérer ton sommeil, c'est ridicule.»

Elle reprendra un poste à 80% quand son fils a eu un an. «Au travail, il faut faire comme si ta vie familiale n'existait pas», constate-t-elle, tout en



notant que son employeur actuel est attentif à la conciliation entre vie privée et vie familiale.

Les cinq jours annuels de congé généralement accordés aux parents pour maladie d'enfants

«UN EFFET D'INERTIE»

Le temps consacré au care a un impact sur les trajectoires professionnelles. Quand l'enfant arrive, le père travaille dans la majorité des cas à 100% et la mère à temps partiel. «Cela perdure quand les enfants sont plus âgés, il y a un effet d'inertie», explique Isabel Valarino, sociologue spécialiste des politiques familiales. Avec des conséquences sur les carrières des femmes, leurs salaires et leurs retraites. Le manque de place en crèches et leurs tarifs ont également un effet négatif.

L'autre grand levier pour une meilleure répartition du care est l'encouragement des pères à être considérés comme pourvoyeurs de soins légitimes. «Le congé paternité par exemple les amène à prendre une place plus importante dans la famille et rend ce rôle normal dans la société», relève Isabel Valarino. **SDT**

sont une hypocrisie, pour Virginie. «On finit par prétexter qu'on est soi-même malade, pour pouvoir s'absenter.» Le temps de la maternité a aussi un impact sur les relations sociales. «Tu ne peux plus te décider à la der' pour une sortie. Une partie de tes amies se rendent compte que c'est compliqué et ne te contactent plus.» Le réseau change, les parents se retrouvent entre eux. Et la vie de couple? Elle éclate de rire. «Nous sommes blindés d'injonctions, être des parents heureux, prendre du temps pour le couple. Mais concrètement, on fait comment?»

Marie-Laure Zobrist a un enfant de cinq mois. Quand nous la rencontrons, elle n'a pas repris le travail, en arrêt maladie pour cause de fatigue. Son manque de sommeil est lié entre autres à l'angoisse de n'avoir pas trouvé de place en crèche. Enseignante spécialisée, elle ne voit pas non plus comment concilier l'allaitement avec sa réalité professionnelle. «La direction de mon établissement a refusé d'accorder à une collègue les 90 minutes prévues par la loi. Concrètement, je ne vois pas comment faire pour tirer mon lait. Les quinze minutes de récréation sont insuffisantes.»

Mère célibataire, l'arrivée de son enfant lui a demandé une organisation spécifique. «Au début, j'avais un planning sur mon frigo où mes amis s'inscrivaient pour me faire à manger et dormir chez moi. Je n'étais jamais seule.» Elle a gardé cette habitude de voir des amis chaque jour et a fait le pari d'intégrer sa fille à ses activités: aller au musée, ou dans des «cafés bruyants». Elle estime aussi que son statut de mère célibataire lui donne une liberté bienvenue pour organiser son temps.

Marie-Laure Zobrist a lâché prise sur les tâches administratives, qui lui prennent une éner-

gie qu'elle n'a pas. «Je ne touche pas mes allocations, simplement parce que je n'ai pas rempli le dossier», concède-t-elle. Le manque de temps se ressent aussi physiquement. «J'ai dû couper mes cheveux que je n'avais pas démêlés depuis deux mois et demi.»

Ses moments de liberté, c'est quand le père prend sa fille quelques heures le samedi. Pas plus, l'enfant ne prenant pour l'instant pas de biberon. «Je me retrouve toujours face à un dilemme dans ces moments. Vais-

je faire une sieste? Ou rattraper l'administratif en retard?»

La double journée, Marie-Laure Zobrist peine pour l'instant à l'imaginer. «Quand ma fille se réveille la nuit, je sais que je ne dois pas être productive le lendemain. Mais après?» Les deux femmes, qui ont toutes les deux choisi la maternité, font le même constat d'une violente contradiction: «Être mère est jugé positivement mais la société n'est pas adaptée et l'Etat ne se mobilise pas», résume Marie-Laure Zobrist.

SOPHIE DUPONT

PUBLICITÉ



FRÉDÉRIQUE PERLER
ALFONSO GOMEZ

NOUS SOMMES VERTES

AVEC SAMI KANAAN ET CHRISTINA KITSOS
LISTE N°1

